

Devant la mort à venir

LUCE DES AULNIERS ET BERNARD J. LAPOINTE, *Le choix de l'heure. Ruser avec la mort ?*, Montréal, Éditions Somme Toute, 2018, 296 pages

François-Julien Côté-Remy

Volume 13, numéro 2, printemps 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90543ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Côté-Remy, F.-J. (2019). Compte rendu de [Devant la mort à venir / LUCE DES AULNIERS ET BERNARD J. LAPOINTE, *Le choix de l'heure. Ruser avec la mort ?*, Montréal, Éditions Somme Toute, 2018, 296 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 13(2), 35–36.

Devant la mort à venir

François-Julien Côté-Remy

Candidat au doctorat en sciences des religions, UQAM

LUCE DES AULNIERS ET
BERNARD J. LAPOINTE

LE CHOIX DE L'HEURE. RUSER AVEC LA MORT ?

Montréal, Éditions Somme Toute,
2018, 296 pages

Sous la forme d'un dialogue entre l'anthropologue Luce Des Aulniers et le médecin Bernard J. Lapointe, *Le choix de l'heure* s'intéresse à l'aide médicale à mourir (ou «demande euthanasique»), un enjeu dont l'actualité est indéniable. Plus précisément, ce livre nous offre un ensemble de réflexions sur les motifs, valeurs, sous-basements et circonstances qui justifient le recours à l'aide médicale à mourir, laquelle donne aux patients respectant certaines conditions le droit de fixer l'heure de leur mort. D'entrée de jeu, les auteurs spécifient que leurs entretiens ne prennent jamais la forme de confrontations entre deux plaidoyers issus de camps opposés, comme par exemple ceux qui seraient pour ou contre la demande euthanasique. Les désaccords qui se manifestent ici et là se veulent, nous dit-on, une prise de distance visant à «offrir des arguments pour le respect incompressible de notre nature d'humain» (p. 17).

Ainsi, le dialogue entre Luce Des Aulniers et Bernard J. Lapointe est divisé en 40 réflexions ou entretiens portant sur des thèmes relatifs à la bonne mort, aux discours concernant la fin de vie et aux «tréfonds» de la demande euthanasique, c'est-à-dire aux «molécules de notre air du temps» (p. 215). Les 40 réflexions sont quant à elles réparties en trois grandes parties, ou «vagues», selon l'expression des auteurs.

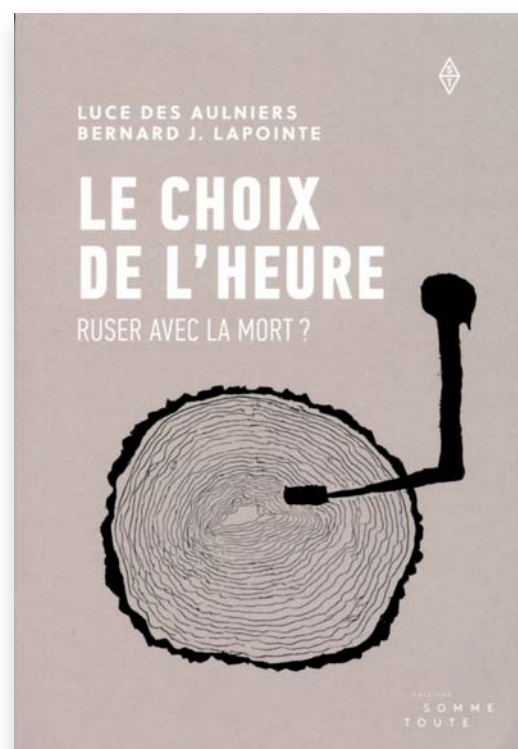
La première vague, intitulée «L'écume d'une revendication», où les thèmes ou «mots-clés» suivants sont discutés: dignité (mourir dans), qualité de vie, douleur (physique), relations médecins-malades et contexte de soins, liberté, droit, pronostic, corps (abîmé), compassion, contrôle et (in)certitude, accès aux soins compétents, dormir en paix (sédation), autonomie, autodétermination et respect. La deuxième vague, qui s'intitule «Le roulis culturel», traite de thèmes comme la pression et l'opinion politico-économiques, la ou les souffrance(s), le fait de porter des couches, le fardeau, les culpabilités, les transferts, le désir, la ou les peur(s), la réactivité, les pertes, la dépression, les sens (en particulier le toucher), le visage, récit et mémoire, la chaise de chevet (interdépendance) et le fait de s'en sortir (des impasses). Enfin, dans la

troisième et dernière vague, appelée «Les grands fonds des choix», les réflexions gravitent autour de thèmes tels que le (nouveau) sacré, la double contrainte, la haine et la violence, le temps et les tendances du temps, les non-dits et tabous, la fin (ultime), les paysages, nuit/jour et attente, la responsabilité, la transmission et le don. Une réflexion sur la mort entendue comme altérité vient conclure le livre.

La plus grande force de ce livre réside sans aucun doute dans son caractère éducatif. En effet, au fil de leurs entretiens, les auteurs en profitent pour déboulonner certains mythes conditionnant notre façon de concevoir les soins palliatifs. On y apprend, entre autres choses, que l'écrasante majorité des douleurs physiques peuvent être apaisées: si beaucoup de gens souffrent de douleurs réfractaires ou non soulagées (p. 46), ce n'est pas par manque de connaissances médicales sur la nature de la douleur, mais bien par manque d'accès aux technologies et professionnels du soin qui ont les connaissances et les outils appropriés. Autrement dit, comme le laissent entendre Bernard J. Lapointe à la page 46, c'est par manque de financement et de volonté politique que les soins palliatifs se retrouvent impuissants devant des patients dont les douleurs réfractaires ne peuvent être prises en charges, et qui deviennent autant de raisons de faire une demande d'aide médicale à mourir.

Loin d'être une demande que l'on pourrait qualifier de rationnelle, la demande euthanasique trouverait sa justification dans le fait que les personnes en fin de vie ne parviennent plus à se conformer aux normes d'une culture vouant un culte à la performance, la jouissance, l'efficacité et l'accumulation de biens et de richesses.

Dans le même esprit, les auteurs informent les lecteurs au sujet de la sédation palliative, qui contrairement à la croyance populaire, n'accélère pas le décès des personnes en fin de vie. La raison en est que les dosages et les contextes d'utilisation sont, comme le fait remarquer Bernard J. Lapointe, soigneusement réglementés pour éviter toute dérive. Mentionnons finalement les fameuses *directives médicales anticipées*, dont l'existence nous est révélée au terme des discussions sur le thème de la liberté: selon ces directives, que les auteurs expliquent pour quiconque craint de se retrouver



incapable d'exprimer ses volontés en fin de vie, tous ont la possibilité de consigner d'avance «dans le dossier médical ou dans un registre gouvernemental si on veut ou non bénéficier de certains soins» (p. 64), soins dont l'aide médicale à mourir est cependant exclue.

Cela étant dit, malgré la pertinence des nombreuses critiques que les auteurs formulent à l'endroit du recours à l'aide médicale à mourir, celles-ci s'imprègnent d'un ton condescendant, voire paternaliste. À ce titre, l'exemple des critiques adressées aux motifs qui servent de justifications au recours à l'aide médicale à mourir est particulièrement révélateur. Ainsi, selon Luce Des Aulniers et Bernard J. Lapointe, la demande euthanasique est souvent formulée parce que les patients en fin de vie font l'expérience d'un mode d'être qui contredit complètement celui dont ils ont joui tout au long de leur vie: alors qu'ils se sont habitués à l'autonomie, la performance, la beauté et les plaisirs sensoriels, les patients en fin de vie se retrouvent soudainement confrontés à d'intenses souffrances physiques, des problèmes d'incontinence, la perte de leurs facultés et la peur de représenter un trop gros fardeau pour leurs proches, une réalité qui est bien souvent vécue comme une «régression insoutenable pour nos sensibilités d'adultes» (p. 150), mais aussi, et surtout, pour «l'illusion de toute-puissance et d'auto-création narcissiques» (p. 212) dans laquelle des individus à la «couenne mince» (p. 217) sont enfermés. Loin d'être une demande que l'on pourrait qualifier de rationnelle, la demande euthanasique trouverait sa justification dans le fait que les personnes en fin de vie ne parviennent plus à se conformer aux normes d'une culture vouant un culte à la performance, la jouissance, l'efficacité et l'accumulation de biens et de richesses.

suite de la page 35



Les personnes qui liront ce livre doivent donc être averties : plus qu'une simple réflexion sur l'aide médicale à mourir, cet ouvrage se veut aussi une critique virulente, voire un rejet complet, de la culture actuelle et des valeurs qu'elle véhicule. Or, non seulement cette critique est-elle caricaturale par moments, mais, en plus, les auteurs en profitent pour faire la promotion d'un idéal (oserons-nous dire chrétien ?) de la belle mort qui verse dans le dolorisme et une certaine fascination pour le tragique. En témoigne une anecdote rapportée par Luce Des Aulniers à la page 138, où on loue une dame ayant réussi à affronter et à endiguer ses souffrances, une chose qui constituerait une

Ce livre nous donne finalement l'impression qu'il n'existe aucun cas où la demande euthanasique puisse être justifiée, ce qui trahit les paroles prononcées dès les premières pages où l'on disait refuser de s'enfermer dans des antinomies qui obligeraient de choisir entre le camp des « pour » et celui des « contre ».

victoire symbolique gratifiante pour tout être humain. Bref, à en croire l'avis de nos deux auteurs, c'est comme si l'écrasante majorité d'entre nous, trop préoccupés par la peur d'avoir mal (comme si cette peur était illégitime), étions condamnés à rater notre mort en faisant appel, de façon précipitée, à l'aide médicale à mourir. C'est pourquoi ce livre nous donne finalement l'impression qu'il n'existe aucun cas

où la demande euthanasique puisse être justifiée, ce qui trahit les paroles prononcées dès les premières pages où l'on disait refuser de s'enfermer dans des antinomies qui obligeraient de choisir entre le camp des « pour » et celui des « contre » (p. 21). ♦

CLAIRE NOËL

VIEILLIR DANS LA DIGNITÉ ET NON DANS LA PAUVRETÉ

Montréal, Marcel Broquet, 2019, 120 pages

Madame Claire Noël se définit comme pigiste en communication. Elle anime également un « atelier destiné à des activités artistiques ». En 2017, à la suite d'une pénible recherche de logement à prix abordable et à une infructueuse demande en résidences subventionnées, la précarité de la situation des personnes âgées la révolte. Elle entreprend alors des recherches qui aboutissent, deux ans plus tard, à cet essai dont l'objectif est de dénoncer, preuves à l'appui, la pauvreté d'une partie des aînés québécois et la perte de leur dignité qui en découle. L'essayiste fustige du même coup ce qu'elle qualifie « d'économie suspecte » une économie génératrice selon elle d'inégalités sociales. Elle conclut en exposant quelques pistes de solutions susceptibles de régler cet épineux problème social. Bref, de grandes interrogations sur un fond de populisme de gauche, pour un ouvrage qui demeure très modeste...

Le livre de madame Noël est un pamphlet contre la pauvreté et contre l'inégalité sociale. Elle avoue elle-même qu'elle carbure à la dénonciation de l'inégalité sociale. Selon elle, il est clair que « plus on vieillit, plus on s'appauvrit » (p. 118). Pour l'affirmer, elle s'appuie sur une déclaration d'Amir Khadir, ex-député de Québec solidaire qui aurait dit que : « La moitié des aînés du Québec ont moins de 20 000 \$ par année ». Elle cite également le cahier « Les Affaires » de *La Presse* de janvier 2017 révélant que 60 % des gens qui gagnent moins de 50 000 \$ par année ne cotisent ni à un REER ni à un régime de retraite. Afin de résoudre ce problème, elle propose de miser davantage sur l'imagination et la solidarité sociale que sur l'État. Tout en exposant tout de suite après des pistes de solutions « sociales et économiques faciles, rapides à appliquer » (p. 119) dont l'État constitue la cheville ouvrière. Il s'agirait, entre autres, de rendre illégaux les paradis fiscaux, d'augmenter de 5 000 \$ par année les prestations des aînés vivant avec le supplément de revenu garanti, d'accroître les services à domicile pour les aînés, de surveiller les hausses de loyer, etc.

Afin de justifier son courroux, l'auteure tente de tracer un portrait de la pauvreté chez les aînés au Québec. Elle travaille malheureusement trop souvent avec du matériel de seconde main : des articles de journaux ou de revues, des émissions radio ou de télévision, des déclarations glanées ici ou là tandis que le matériel de première main se fait rare. Cela confère au document son allure un peu confuse et pas très « scientifique ». Il est par exemple impossible de savoir à quel niveau exactement l'auteure situe le fameux seuil de pauvreté : 17 000 \$? 20 000 \$, davantage ? Elle semble privilégier la clientèle qui vit



du SRG (Supplément de revenu garanti). Celui-ci tourne autour de 17 000 \$. Dans le but de nous faire ressentir le « vécu » des personnes âgées à revenus très modestes, elle procède à trois entrevues et cite les propos d'un bénéficiaire de l'aide sociale, propos enregistrés lors d'une émission de télévision. L'auteure signale, comme d'autres l'ont déjà abondamment fait, le vieillissement de la population québécoise et les problèmes complexes qui s'annoncent dans les années à venir. En forçant peut-être trop sur le misérabilisme, madame Noël disserte sur les conséquences de la pauvreté et dénonce les coupables : en premier lieu, évidemment, les fameux paradis fiscaux et le non moins fameux 1 % des plus riches du monde. Curieusement, elle n'hésite pas à faire de l'État le complice de ce 1 % et de ses entreprises qui rançonnent la planète tout en se réfugiant dans les paradis fiscaux. Elle tire aussi sur tout ce qui bouge : écoles privées, religions, travail au noir. Elle n'hésite pas à condamner « les grandes envolées hivernales vers le sud » des Québécois en hiver... En fait, son ouvrage tient plus du brûlot que de l'essai.

L'auteure ne fait cependant pas que dénoncer le système. Elle propose des moyens pour « compenser ces dérives de capitaux » et qui pourraient aider à diminuer la pauvreté au Québec. Elle compte beaucoup sur les OBNL (organismes à but non lucratif). Et en ce domaine, elle en connaît un bout. Que ce soit pour les soins dentaires, sur lesquels elle s'attarde particulièrement, ou les problèmes de vue et d'audition, elle a l'air de connaître tous les endroits où on peut se faire soigner gratis ou à moindre coût. Elle y va également d'une série de conseils ou considérations sur des domaines tels la pédiatrie, la physiothérapie, les problèmes mentaux des aînés pauvres, l'isolement, etc. Elle aborde même les problèmes d'euthanasie et de suicide. Elle va jusqu'à donner des conseils sur un aménagement urbain conçu pour faciliter la mobilité des aînés. Madame Noël n'hésite pas à déclarer que l'économie marchande ne parvient plus à combler les inégalités et qu'elle doit être remplacée par une économie sociale et solidaire dans laquelle le bénévolat et les organismes communautaires assureront la cohésion du tissu social dans un esprit de justice et d'égalité. Rien de moins...

Daniel Gomez